



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

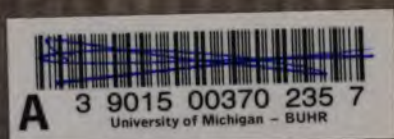
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

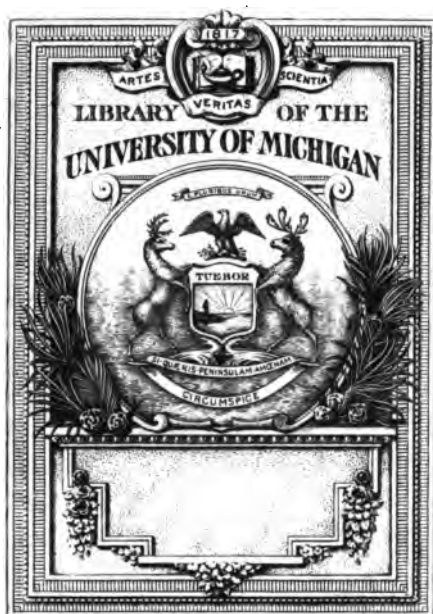
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PQ  
1981  
.D4  
G35



*Derby - Series of Books*



DRAMATIC FUND  
OF THE DEPARTMENT OF  
ROMANCE LANGUAGES





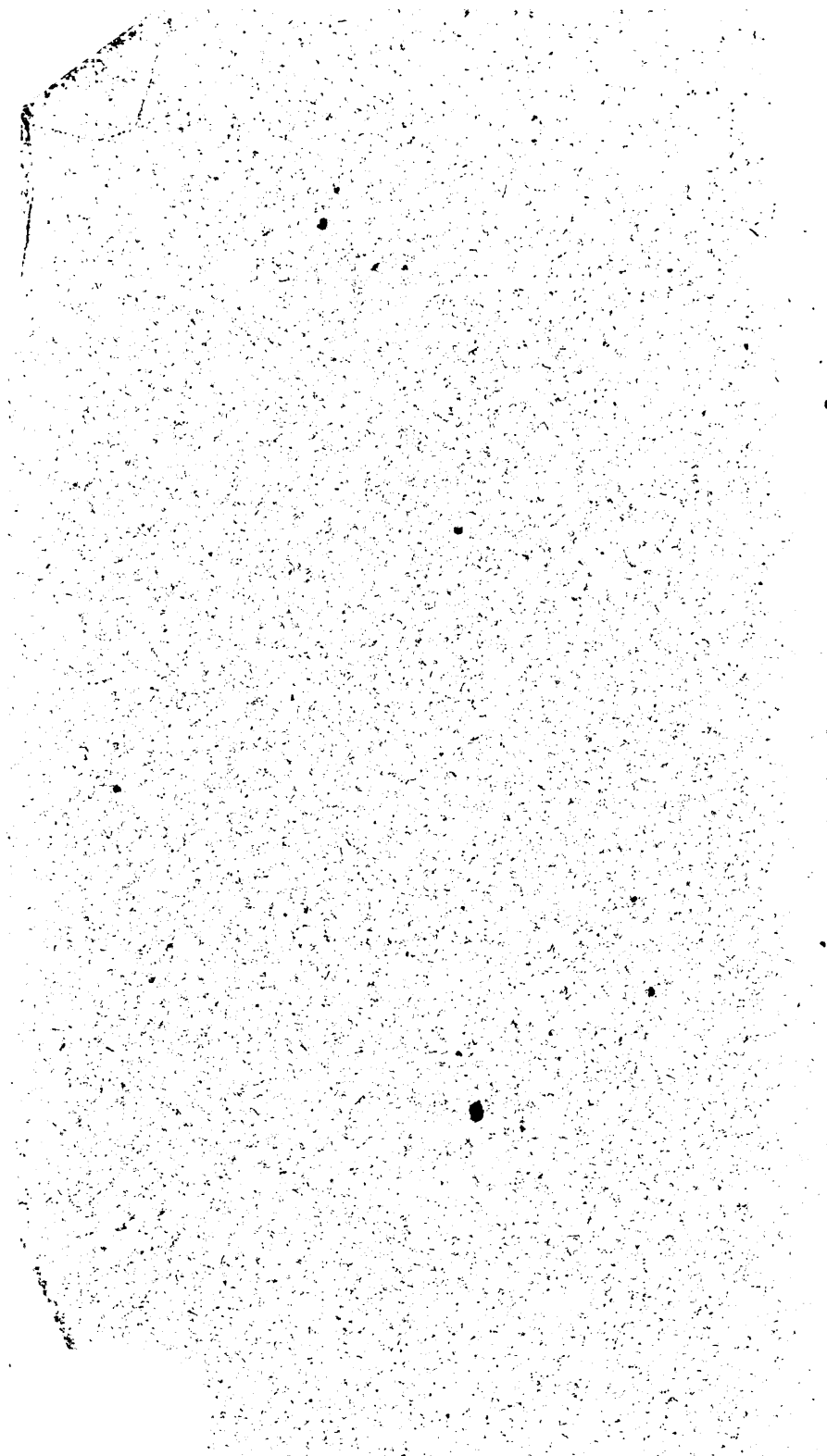
Jules Robin 1868

Georges et Pauline

par Bloisigny.

M 1 X







GEORGES

ET

PAULINE,

OU

LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

EN UN ACTE;

*Louis Archaumont*

Par le Citoyen DORVIGNY.

*Représentée, à Paris, sur le Théâtre de l'Am-  
bigu-Comique, le 18 Vendémiaire an IX.*



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-  
Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes  
Artistes, et rue Meslé, N°. 25.

---

AN X. ( 1801. )

---

---

**P E R S O N N A G E S.**

**ACTEURS.**

LABROSSE, maître Afficheur.

*Dumont.*

PAULINE, sa fille.

*Madame Dacosta.*

GEORGES, garçon Afficheur.

*Platel.*

BOURACAN, garçon Tailleur, ami de Georges.

*Raffile.*

M. DINVAL.

Un Clerc de Notaire.

Un Garçon Traiteur.

Un Domestique de M. Dinval.

---

*La Scène se passe dans la rue, devant la boutique de  
Labrosse.*

---

**P R O P R I É T É.**

Je soussigné, reconnois avoir cédé au citoyen FAGES, le droit exclusif d'imprimer et vendre la Pièce de *Georges et Pauline*, ou la *Probité récompensée*; Paris, ce premier Nivôse, an X de la République Française.

PQ

1981

Signé DORVIGNY.

D4

G35

# GEORGES ET PAULINE,

*dr. J. J. Bon. Sept*  
*Vanthen*  
*3-22-32*  
O U

## LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE.

### SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES ET BOURACAN, *viennent de dehors ;  
ils sont entre deux vins , mais Georges moins que l'autre ;  
ce dernier a des affiches dans sa trousse , un sceau à  
colle avec une échelle.*

B O U R A C A N .

E H ben ! mon cher Georges , est-ce que nous allons nous  
quitter comme ça ? tu ne veux donc pas que je paye la  
goutte , à mon tour ?

G E O R G E S .

Non , mon cher Bouracan ! ça n'est pas dans l'ordre ,  
que ton tour vienne de c'te fois-ci. C'était avant-hier la  
décade , v'là deux jours que j'fêtons le lendemain , c'est  
honnête pour des gens réglés com' nous.

*Air : De Raimonde.*

Autant qu'toi , tu peux m'en croire ,  
Ami , j'aime le bon vin ,  
Si j'pouvois , j'en voudrois boire ,  
Encor jusqu'à demain matin :  
Mais com' il faut qu'tout finisse ,  
Il est juste qu'la raison ,  
Avant de s'perdre , avertisse  
De r'tourner à la maison .

} bis.

B O U R A C A N .

A la bonne heure. Mais commec'est toi qu'as payé pen-  
dant ces trois jours-là , je voulois prendre ma revanche.

G E O R G E S .

Si j'ai payé , ça se devoit. J'étois l'agresseur ; je t'ai  
invité ; je t'ai régaté ; je t'ai versé à boire et je t'ai donné  
l'exempe... Aujourd'hui , que v'là déjà quatre heures du  
soir , il est tems de commencer la journée.

B O U R A C A N .

Bah ! c'est pas la peine pour si peu qu'il en reste... Et  
pis , moi , je n'ai pas du tout le cœur à travailler.

*2115*

( 4 ) .

Air : *Vive le vin , vive l'amour.*

Or, tu sais bien que sans le cœur ,  
Bien loin d'avoir se faire honneur ,  
On risque de gâter sa besogne :  
Quant à moi , j'ai trop de vergogne ,  
Pour mal faire en aucun métier ,  
Et plutôt qu'd'être un mauvais ouvrier ,  
J'aime mieux être un bon ivrogne .

G E O R G E S .

Mon enfant , ta raison est bonne . Mais , moi , j'en ai encore un peu de cœur , et c'est le devoir qui me le donne . Vois-tu ; car , comme je te dis , v'là des affiches que j'ai à coller depuis nonidi ; c'est aujourd'hui duodi , v'là donc quat' jours que j'les trimballe avec mon échelle , et il est bientôt tems que je les plaque .

B O U R A C A N .

Oui-dà ! sur-tout si elles étoient pressées .

G E O R G E S .

Ah ! dam' , elles sont venues dans un moment où ce que j'étois plus pressé qu'elles : j'étois à faire ce déjeuner que je t'ai dit , pour les accorderailles de ma nôce avec le père de la fille de mon entrepreneur .

B O U R A C A N .

Ah ! diantre . Oui ; t'as raison , on ne quitte pas dans des occasions comme ça .

G E O R G E S .

Sur-tout , étant amoureux comme je le suis . Ainsi , entends-tu ben ! y faut réparer ça : je n'ai qu'une centaine de feuilles à coller ; ça sera bientôt debout . Va-t-en donner aussi quelques coups d'aiguilles , et pis , tu reviendras souper avec nous : je devois faire ce soir un repas de famille ; en l'honneur de mon mariage qui sera demain ; ainsi , t'en est prié en qualité de cousin , et j'y boirons de meilleur vin que ces jours-ci ; je t'en réponds .

B O U R A C A N .

Et moi , je te réponds que je n'y manquerai pas . Mais dis-moi donc , t'as donc de l'argent pour épouser comme ça la fille de ton bourgeois ? car , il est ladre , et je sais qu'il vouloit que son gendre ait du quoi .

G E O R G E S .

Oh ! je dis à force de travailler faut ben que ça vienne ?

B O U R A C A N .

Sans doute , mais , c'est que la paie n'est pas lourde . Et pis , comme nous buvons ben autant que nous travaillons ; tout ça fait qu'on n'en ramasse guères .

G E O R G E S .

Ah ! on n'en ramasse guères !.. Qu'est-ce qui sait queu-

qu'fois quand on a de bons yeux. . . . Et pis , qu'on a la main heureuse.

B O U R A C A N.

Comment ? la main heureuse !... Ah ! mon cher Georges , est-ce que t'aurais gagné à la loterie , par hasard ?

G E O R G E S.

Gagné !... Oui-dà ! ça se pourroit ben. ( *à part.* ) Pardine ! trouvé d'un côté ou ben d'un autre , c'est toujours gagné , pisque ça vient de l'hazard comme y dit. ( *haut.* ) Ah ! ça ; mais écoute-donc , en parlant de gagner , nous perdons-là encor du tems , et mes affiches n'avancent pas : ainsi , pendant que nous causons ; j'en vas étaier une sur ce mur-là... Tiens-moi l'échelle , toi.

( *Il pose son échelle contre le mur.* )

B O U R A C A N , mettant le pied contre.

Eh ! qu'est-c' qu'elles chantent donc tes affiches ?

G E O R G E S , montant à l'échelle.

Ah ! ma fine , je n'y regarde pas : tu sais ben que je ne puis pas lire. ( *Il colle une affiche.* )

B O U R A C A N.

Ah ! mais , c'est dangereux ça ! Si t'allois les coller à l'envers , y faudroit donc se retourner pour les lire ?

G E O R G E S.

Oh ! y n'y a pas de risqué : je suis au fait... Est-ce qu'il n'y a pas les grosses lettres en haut ; donc , c'est ce qui nous règle.

B O U R A C A N , lit l'affiche pendant que Georges la pose.

» Il a été perdu , octidi dernier , depuis la place de Vendôme jusqu'au jardin Egalité , une bourse verte , contenant vingt-cinq louis en or... »

G E O R G E S , sur l'échelle ; se retournant vivement.

Hen ! qu'est-ce que tu dis-là de louis d'or ?

B O U R A C A N.

Air : *Des fraises.*

Ce sont sûr'ment les louis ,  
De quelque nouveau riche !

G E O R G E S.

Répète-donc c'que tu dis ;

B O U R A C A N.

Moi , je ne dis pas , je lis :  
L'affiche , l'affiche , l'affiche.

G E O R G E S , sur l'échelle.

Comment ! l'affiche t'a dit ça ? ( *Il la détache vivement , descend , et la lui apporte.* ) Regarde-donc ben de près.

B O U R A C A N.

Certainement. Tiens , il a été perdu , octidi dernier , et



Jules Robin 1868

Georges et Pauline

par Bloisigny.

an IX

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Nos soins pour être fortunés,  
Lorsqu'à s'unir on se destine,  
Doivent d'abord être tournés  
Sur ce qui fonde la cuisine;  
Car j'ai toujours vu que l'amour,  
Qui le matin fait bonne mine,  
Boude et fuit à la fin du jour,  
S'il est chassé par la famine.

Mais à présent, que te v'là en fonds, tu n'es plus à dédaigner : ma fille est à toi, et nous serons tous les trois contents... et même pour en finir tout de suite, je m'en vas repasser chez le notaire, pour voir si le contrat que je lui ai commandé est prêt. Ne t'impatiente pas, mon ami Georges, je vas bientôt revenir, et en attendant, je te permets de parler d'amour avec la citoyenne ma fille.

G E O R G E S.

Grand merci de vot' bonté.

#### S C È N E I V.

G E O R G E S, seul.

Voyez pourtant comme ces louis vous font avoir toutes les permissions !.. Y a quatre jours, quand je voulois tant seulement souhaiter un petit bon jour à ma chère Pauline, falloit que je m'y prenne, ben à la dérobée, sans quoi j'aurais été grondés tous les deux. Aujourd'hui que v'là une bourse ben garnie, permis à moi de l'y causer d'amour, et c'est le père lui-même qui m'entame la conversation encore...

Air : *La Comédie est un miroir.*

Comme c't'or fait donc tout mouvoir,  
Et comme il fait par-tout miracle !  
C'est un sorcier, dont le pouvoir  
Sait nous applanir tout obstacle :  
Au plus mal habile ouvrier,  
Il donne bientôt d'la science ;  
Il ouvre les mains de l'usurier,  
Et fait fermer sa conscience.

Mais, au bout de tout ça, je fais une réflexion malgré moi... Ces louis, qui me valent ces permissions-là, sont y ben à moi ?.. A c't'heure-ci, que v'là leu maits qui les redemande, est-ce que je suis autorisé à faire la sourde



( 9 )

oreille?... Le citoyen Labrosse dit pourtant que sans eux y n'y auroit pas de Pauline pour moi! et je sens que j'en suis pus amoureux que jamais... Mais être amoureux, ça ne doit pas empêcher d'être honnête...

*Air : Triste raison j'abjure ton empire.*

Perdre c'qu'on aime est ben cruel sans doute,  
Mais la vertu n'connoit pas de détour ;  
La probité , quoiqu'au cœur il en coute ,  
Ne doit jamais r'caler devant l'amour.

Pourtant renoncer à Pauline , c'est ben fort... La v'là qui vient : cõttons lui ça ; elle a de l'esprit , elle est honnête , et elle ne pourra me donner que des bons conseils.

---

S C È N E V.

PAULINE, GEORGES.

PAULINE, *venant de la boutique.*

EH ben ! mon cher Georges ! c'est donc pour aujourd'hui que mon père consent à ce que nous soyons heureux ?

GEORGES.

Oui , ma chère Pauline , et il est allé chez le notaire pour faire arranger tout ça.

PAULINE.

Comment que vous avez donc pu le déterminer... Vous l'y avez donc bien dit des belles paroles pour ça ?

GEORGES.

Oh ! oui. Des paroles dorées. J'ai pus parlé à ses yeux qu'à ses oreilles.

PAULINE.

A ses yeux ! Comment donc ça ?

GEORGES.

Quand je l'y parlois d'abord , y ne m'écoutoit pas : quand j'ai vu ça , j'ai fait reluire à sa visière , une bourse avec vingt-cinq louis en or... ah ! dam' ! c'te vision là l'a attendri et persuadé tout d'un coup.

PAULINE.

Je le crois ben ! vingt-cinq louis !... eh ! où donc que vous avez eu ce trésor là ?

GEORGES.

Dans la rue.

PAULINE.

Comme c'est heureux , et qu nous allons être contents !

GEORGES.

Oui. Mais...

B

P A U L I N E.

Comment ? mais !...

G E O R G E S.

Dame ! oui, y a un fier mais à ça. Ecoutez, ma chère Pauline ! vous êtes une brave fille, et vous avez de l'amitié pour moi autant que j'en ai pour vous... Lisez ce papier que j'ai dû coller dessus le mur, depuis trois jours.

P A U L I N E, lisant l'affiche haut.

» Il a été perdu, octidi dernier, depuis la place Vendôme jusqu'au jardin Egalité, une bourse verte, contenant vingt-cinq louis en or : on prie de les remettre au citoyen Dinval, à ladite place, N°. 13. »

G E O R G E S, d'un ton piteux.

V'là la bourse verte. (il la lui montre.) Y avoit dedans vingt-cinq louis, et je l'ai trouvée octidi, à l'entrée du jardin Egalité.

P A U L I N E.

Ah ! ciel ! qu'est-ce que vous me dites là ?

G E O R G E S.

C'est comme ça, et v'là qu'on la r'demande.

P A U L I N E.

Et c'est p't'être quelqu'un qui en a autant de besoin que nous, qui l'a perdue.

G E O R G E S, vivement.

Oh ! autant de besoin que nous !... au contraire, faut sûrement que ça soit un homme riche pour perdre, comme ça, vingt-cinq louis en compagnie ; car, j'en pourrions jamais assembler, seulement deux, nous autres.

P A U L I N E.

Riche ou pauvre, c'est son bien ; et ça ne nous appartient pas.

G E O R G E S.

Oui. Aujourd'hui, que nous savons qu'il les redemande ; car, hier, moi, que je ne sais pas lire, si je les avois employés, c'étoit bien à moi... Faut y pas avoir le diable au corps ; là, de venir s'adresser tout juste à moi, pour afficher ça.

P A U L I N E.

Qui donc qui vous l'a lue ?

G E O R G E S.

C'est ce malheureux Bouracan... il avoit ben affaire d'apprendre à lire aussi, lui. Est-ce qu'un garçon tailleur a besoin de ça, pour prendre une mesure ?

Air : *Malgré la bataille.*

On n'devroit apprendre,  
A chaqu'ouvrier,  
Que c'qui peut le rendre  
Fort dans son métier :

( II )

Car, le peu d'science,  
De ces d'inis-savans,  
Ne leur sert, je pense,  
Qu'à nuire aux gens.

PAULINE.

S'il ne vous l'avoit pas dit, vous l'auriez appris par un autre, et il auroit toujours fallu rendre l'argent.

GEORGES, *soupirant.*

Rendre l'argent !... vous croyez donc que c'est forcé ?

PAULINE.

Je le juge comme ça.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Oui, l'honneur dicte votre thème,  
Et votre devoir aujourd'hui,  
On doit se prendre par soi-même,  
Dans tout ce qui regarde autrui :  
Il vous faut donc rendre la somme,  
Sans aucunes difficultés...  
Car, la loi de tout honnête homme,  
Est l'respect des propriétés.

GEORGES.

Je l'avois ben pensé comme vous... et en ce cas là ;  
v'là la bourse ; tenez, ma chère Pauline ; prenez l'affiche  
avec ; enveloppez-là dedans, et reportez-là à son adresse...  
mais, jarni ! j'ai ben du regret qu'on ait pas attendu à  
demain, pour me lire c'te malheureuse écriture là.

PAULINE.

Pourquoi ? demain, ne seroit-ce pas la même chose  
qu'aujourd'hui ?

GEORGES.

Ah ! parce que demain, nous serions mariés, et que  
vot' père ne pourroit pus reculer.

PAULINE.

Il faut espérer qu'il ne se dédiera pas pour ça, à présent ;  
mais quand nous devrions le craindre, nous ne sommes  
plus les maîtres de balancer.

GEORGES.

Pisque c'est comme ça ; allez donc tout de suite reporter  
la bourse. Ah ! mais, dites donc, l'avez-vous ben regar-  
dée aussi, vous, c'te bourse ?

PAULINE.

Pourquoi ça ?

GEORGES.

Pour être ben sûr si elle est verte.

PAULINE.

Oh ! il n'y a pas d'équivoque.

( 12 )

G E O R G E S.

Allons, y faut donc en faire son deuil ; dépêchez-vous seulement de revenir, pour que je ne me rencontre pas seul avec votre père ; car je vas me trouver tout honteux devant lui.

P A U L I N E.

Je serai ici dans un instant. ( *Elle s'en va.* )

---

S C È N E V I.

G E O R G E , *seul.*

C'EST vrai dà ça... C'matin j'aurois été gaillard et glorieux devant lui , et à présent à ma mine basse , y devineroit tout de suite le déchet de ma fortune ; comme ça change donc un homme , de se sentir le gousset vuide , ou ben garni !... Mais c'est égal... ; sois tranquille mon pauvre Georges. Pense que c'est toujours ben fait , que de ben faire , et désire seulement.

*Air : De la croisée.*

Pour prix de ta belle action,  
Et de l'exemple que tu donnes ;  
Que l'goût d'la restitution,  
Puisse prendre à maintes personnes !...  
Ah ! si chacun s'piquoit d'bonn' foi,  
Que de gens qui n'y pensent guères ;  
Auroient bientôt ainsi que moi ,  
Les poches bien légères. *bis.*

Allons, je peux remporter ces affiches là à la maison , c'n'est pas la peine de les coller , je les r'vendrai à quenqu' épicier , et ça sera du moins un petit bénéfice innocent , qu'on ne pourra pas me reprocher. Ah ! jarni ! v'là le citoyen Labrosse , avec le notaire et le traiteur ! voyons un peu comment que ça va tourner.

---

S C È N E V I I.

LABROSSE, GEORGES, UN CLERC, *avec des papiers ;*  
UN GARÇON TRAITEUR, *une vanne sur la tête.*

L A B R O S S E , *à George gaiment.*

EH ! ben mon enfant ! vive la joie et la bonne chère ! v'là le contrat et le souper tout à la fois , voyons , des-serre un peu les cordons de ta bourse pour payer ces messieurs.

G E O R G E S , *embarrassé , à part.*

Ah ! v'là le tuyautem !.. (*haut.*) Je vous dirai , mon cher itoyen , que les cordons , pisque cordons y a , ont emorté la bourse.

L A B R O S S E .

Comment ! comment ! qu'est-ce que tu nous chante ?

G E O R G E S .

Ah ! dam' , je chante p't'être un vilain air ! mais les paroles n'en sont que trop véritables.

*Air : Triste raison , j'abjure ton empire.*

Un oiseau pris dans sa douleur extrême ,  
S'il voit un jour s'enfuit du trébuchet ;  
Se trouvant mal , la bourse a fait de même ,  
Et déserté tantôt de mon gousset.

L A B R O S S E .

Mais je te dis que je ne t'entends pas ; dépêche toi donc e payer ces messieurs , ils sont pressés.

G E O R G E S .

J'en suis fâché , je ne peux pas aller plus vite... Eh ! nais est-ce que vous ne pourriez pas toujours avancer ça , ous , ça se retrouvera après.

L A B R O S S E .

Moi ! oh ! non pas. Je t'ai prévenu que je ne voulois ien déboursier du tout... C'est ben assez que je te donne na fille.

G E O R G E S .

Eh ben ! pisque c'est comme ça , faut que j'attende qu'elle oit revenue.

L A B R O S S E .

Que ma fille soit revenue ! est-ce que c'est elle qui a a bourse ?

G E O R G E S .

Elle la eue toujours ; (*en soupirant.*) mais je crois ben qu'elle ne l'a pus...

L A B R O S S E , *impatiente.*

Elle la eue ! elle ne la pus !... Eh ! quel diable d'embrouillage que tu nous fais-là donc.

G E O R G E S .

Y n'y a pas d'embrouillage. Ça n'est mordine que trop lair. Vous savez ben les affiches que j'avois à coller deuis trois jours...

L A B R O S S E .

Allons ! v'là les affiches à présent ; (*au notaire et garçon rateur.*) quand je vous dis qu'il bat la campagne... Mais 'là ma fille , tout ça va s'arranger.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PAULINE.

LABROSSE.

ARRIVE donc, Pauline.

Air : *D'Arlequin afficheur.*

Il dit qu'il t'a donné ses louis.

GEORGES.

Enveloppés dans une affiche.

LABROSSE.

Qu'en as-tu fait, Pauline ? dis.

PAULINE.

J'les ai remis avec l'affiche.

LABROSSE.

Remis !... Mais à qui donc cela ?

PAULINE.

A celui qu'indiquait l'affiche.

LABROSSE.

Eh ! qui t'a commandé c'trait là.

GEORGES et PAULINE.

On vous dit qu'c'est l'affiche.

LABROSSE, en colère.

Le diable soit de votre affiche, et de vous aussi ! voulez-vous ben m'expliquer ça, pus à clair.

PAULINE.

Mais, mon père, ça l'est pourtant bien ! ces affiches disoient qu'il falloit rendre la bourse au citoyen Dinval ?

GEORGES.

Oui. A la place Vendôme, N°. 13.

LABROSSE.

Eh ben ! après ?

PAULINE.

Eh ben ! je viens, comme je vous dis, de lui reporter ses louis.

LABROSSE, au notaire et traiteur.

En ce cas là, citoyens, vous n'avez qu'à remporter vos papiers et vos plats.

LE GARÇON TRAITEUR.

Comment, citoyen ! ce repas qui est commandé ! qu'est tout chaud ! tout prêt à manger !...

LE CLERC DE NOTAIRE.

Et les papiers, extraits de baptême, de morts et autres que nous avons récopiés ; qu'ils vous servent, ou non, la peine a été prise, et il faut toujours qu'on la paye.

**L A B R O S S E**, *en colère.*

Eh ! qui diable voulez-vous qui vous paye, à présent, et qui vous mange, puisque c'est l'animal là a perdu son argent, comme un imbécille qu'il est.

**G E O R G E S**, à *Labrosse.*

Mon cher citoyen, ne vous fâchez pas ; puisque les papiers sont tous faits ; ils pourront toujours servir, ainsi que le repas. J'ai rendu la bourse, c'est vrai... ; mais je me rappelle que y avoit une récompense de promesse. Bonracan m'a ben lu que y avoit cinquante francs ; ainsi, ça servira encore à tout payer. Pauline, donne les à ces citoyens.

**L E T R A I T E U R.**

A la bonne heure. Et sur ce pied là ; prenez toujours ça, et je vas vous chercher le reste.

**G E O R G E S.**

Pardine ! ça seroit dommage de se voir passer un fricot comme ça, devant le nez.

*Air : Sous le nom de l'amitié.*

**G E O R G E S**, à *Pauline.*

Donnez-leur donc cet argent,

Pour n'pas les faire attendre.

**L E N O T A I R E E T L E T R A I T E U R.**

Je ne peux pas attendre.

**G E O R G E S E T L A B R O S S E.**

Donnez leur donc cet argent.

Donne

**P A U L I N E.**

De l'argent, et où le prendre ?

**L A B R O S S E.**

Bon ! à l'autre à présent.

**G E O R G E S** Donnez-leur

**L A B R O S S E** Donnez-leur

**L E N O T A I R E , L E T R A I T E U R.**

Donnez-nous

} donc cet argent.

**P A U L I N E.**

Je n'ai point du tout d'argent.

Eh ! mais, mon dieu ! quel argent me demandez-vous donc, tous ?

**G E O R G E S.**

Eh ! jarni ! celui-là qu'est promis dans l'affiche. Cinquante francs, que le citoyen Diaval a dû vous donner.

**P A U L I N E.**

A moi ?... Il ne m'a rien donné du tout.

**G E O R G E S**, et tous les autres.

Comment ? il ne vous a rien donné !...

Air : *De Malborough.*

Ah ! v'là qui m'désespère,  
N'y a donc pus de probité sur terre.

PAULINE { Comment donc qu'vous allez faire ?  
GEORGES { Comment donc que j'vas faire ?  
LABROSSE { Comment donc qu'tu vas faire ?  
Pour payer ces gens-là ?

LE TRAITEUR.

Oui, voyons qui m'paiera.

LE NOTAIRE.

Et l'contrat que voilà.

LABROSSE.

Ma foi, traiteur, notaire,  
Remportez chacun votre affaire.

LE TRAITEUR.

Adieu la bonne chère,  
Notre ami s'en passera.

LABROSSE.

Car rien ne servira.

LABROSSE, à Georges.

Vois-tu, malheureux que t'ès, affronteur des honnêtes gens, que tu mets tout le monde dans l'embarras avec tes sottises. (*au notaire et traiteur.*) Je vous demande bien pardon, citoyens; mais vous voyez qu'il n'y a pas de ressource; ainsi, ne perdez pas votre tems avec lui: j'y suis attrapé comme vous, et pour le punir, je vas l'y donner son compte et le renvoyer.

LE TRAITEUR.

Ça s'ra bien fait. (*à Georges.*) Ah ! le nigaud, perdre un repas comme celui qu'on l'y avoit apprêté: tu n'auras jamais une occasion comme ça. Va, tiens; juges-en, (*il lui porte un plat sous le nez.*) et réniffles-en la fumée, c'est tout ce que t'en auras. (*Il s'en va.*)

LE CLERC.

Moi, je ne suis que le second clerc, et je m'en vais dire cela à monsieur le notaire; il s'arrangera avec vous...  
Votre serviteur. (*Il s'en va.*)

## SCÈNE IX.

LABROSSE, PAULINE, GEORGES.

GEORGES.

V'LA tous mes apprêts de nôce qui prennent une mauvaise route ! Comment, Pauline, ce monsieur Dinval ne vous a pas donné les cinquante francs ?... Faut qu'y soit ben ingrat.



L A B R O S S E.

Ah ! pas encore autant comme tu es bête , toi... Est-ce que tu ne savais donc pas que c'est la mode , beaucoup promettre et rien tenir ! ce proverbe là est pourtant plus vieux que toi.

P A U L I N E , à Georges.

Y m'a demandé si c'étoit moi que j'avois trouvé sa bourse , et comme j'ai dit que c'étoit vous , il m'a demandé votre adresse.

G E O R G E S.

Mon adresse ! pourquoi faire donc ?... a-t-y compté l'argent ?

P A U L I N E.

Oui , y ma dit qu'il manquoit six francs.

G E O R G E S.

Ah ! jârnî ! c'est à cause de ça qu'y se sera fâché ; c'est les six francs que j'ai mangés avec Bouracan... Mais c'est égal , si c'étoit un honnête homme il les auroit diminués dessus les cinquante francs , et y m'auroit envoyé le surplus.

L A B R O S S E.

Non. Il a ben fait de ne rien donner. Ça t'apprendra à vivre... Et pis d'ailleurs , t'est un malhonnête toi-même , d'avoir dépensé de l'argent qui ne t'appartenoit pas !...

G E O R G E S.

Oui , avec un autre... Mais vous vouliez ben que je gardisse tout , vous.

L A B R O S S E.

Allons , tais-toi ; et ne me raisonne pas , décampe plutôt ben vite de chez moi , et va t'en chercher fortune ailleurs.

P A U L I N E.

Comment , mon père ! vous le renvoyez parce qu'il a été honnête...

Air : *Eh ! mais oui-dà , comment etc.*

A c'que l'honneur ordonne ,  
Peut-on se refuser ;

G E O R G E S.

Vous dont l'âme est si bonne ;  
Devez vous m'en blâmer.

P A U L I N E.

Ah ! mon papa ,

Pourquoi donc vous fâcher ainsi pour ça.

L A B R O S S E.

Je me fâche , parce que ça me plait... Vous , mam'zelle , vous êtes encore une morveuse , et une mal-avisée... Premièrement de vous être ingérées de reporter tantôt t'te

bourse là de louis ! sans mon ordre , et à présent de vous mêler de me parler pour un drôle comme celui-là... Râ montez ben vite à votre chambre ! et que je ne vous entende pas souffler sans ma permission.

## S C E N E X.

L A B R O S S E , G E O R G E S .

L A B R O S S E .

**E**T toi , tourne-moi ben vite les talons.

G E O R G E S .

Soit : pisque c'est là votre dernier mot... mais du moins , laissez-moi reprendre mon sciau et mon échelle , que j'ai remis dans la boutique , avec mes autres affaires.

L A B R O S S E .

Eh ben ! entres y donc pour la dernière fois... Et ne vas pas t'aviser de reparler à ma fille... ; ni même de songer que j'avois fait la sottise de te la promettre en mariage !... Elle n'est pas faite pour toi , tu n'a jamais été qu'un imbécille , un meurt de faim... Et tu ne seras jamais que ça.

G E O R G E S , *pleureusement*.

Ben obligé ! v'là des jolis compliments d'adieu... On appelle ça se quitter amicalement.

*Air : C'est ce qui me désole.*

Hélas ! ma Pauline en ce jour ,

Te v'là ravie à mon amour ;

C'est ce qui me désole. *bis.*

Mais si du bonheur j'perds l'espoir ,

D'honneur j'ai rempli le devoir ;

C'est ce qui me console. *bis.*

*( Il entre à la boutique. )*

## S C È N E X I .

L A B R O S S E , *seul* .

**L**A... C'est t'y pas endévant d'avoir affaire à des animaux comme ça , moi que je comptois d'abord faire ce soir un joli repas qui ne m'auroit rien coûté... Et qui n'ai pas diné même pour l'attendre , et de plus que je m'étois commandé un bon habit neuf... ; que j'aurois encore gagné là-dessus , comme présent de nocces... Et à c't'heure , y faudra le payer de mes propres deniers...

SCENE XII.

LABROSSE, BOURACAN.

BOURACAN, *fort enivré.*

AH! bon jour mon cher citoyen! père, papa Labrosse; eh ben! la nôce, le repas, le bon vin, tout ça est-y prêt?

LABROSSE, *avec humeur.*

Qu'est-ce que vous demandez, vous?

BOURACAN.

Je demande... Eh! mordiennne on ne peut pas s'y tromper; je demande à boire d'abord, et mon ami Georges, qui m'a invité à son mariage avec votre fille, et au festin de la nôce de ce soir.

*Air : Vive le vin, vive l'amour.*

Et j'vous répons d'y faire honneur,  
Car je m'présente de tout cœur,  
Je suis un convive agréable;  
Pourvu que vot' vin soit potable,  
J'y serai le dernier tenant...  
Car, si je ne reste pas devant,  
Au moins j'couch'rai dessous la table.

LABROSSE.

Je vous en crois ben capable; mais, ni le vin, ni le repas ne vous feront pas mal au cœur; ni à lui non plus même.

BOURACAN.

Bah! pour du mal non; mais pourquoi donc qu'ils ne me feroient pas de bien?

LABROSSE.

Parce que votre Georges est un imbécille, et qu'il n'aura pas ma fille.

BOURACAN.

Ah, je n'entends pas ça, et y n'est pus tems de vous dédire, car j'ai compté dessus ce mariage là, pour souper moi.

LABROSSE.

Ah ben, vous n'avez qu'à décompter, vous v'là au dessert.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DINVAL.

DINVAL.

N'est-ce pas ici que l'on m'a dit que je trouverois un honnête garçon, nommé Georges ?

BOURACAN.

Ah, v'là encore un soupeur apparemment.

LABROSSE, *en colère.*

Que le diable le régale ce drôle là... ; il avoit donc invité ben du monde. ( *à Dinval.* ) Qu'est-ce que vous l'y voulez citoyen ?

DINVAL.

N'est-ce pas lui qui avoit trouvé une bourse avec vingt-cinq louis ?

BOURACAN, *à part.*

Ah, v'là donc l'enclouure de c't'argent qu'il a c'pérou qu'il possède.

LABROSSE, *à Dinval.*

Oui, un beau nigaud ! et qui méritoit bien ce bonheur là ! Est-ce qu'il n'a pas fait la sottise de les rendre.

BOURACAN, *avec chaleur.*

Miséricorde !... il est possible qu'il les ait rendus ?

LABROSSE.

Oh ! que trop rendus même... et c'est ça qui fait que la nôce et le souper sont décommandés.

BOURACAN.

Ah ! le misérable !... je ne l'y pardonnerai jamais celle là...

LABROSSE, *à Dinval.*

Par ainsi, si vous venez pour le repas, vous pouvez faire comme nous, vous n'y salirez pas de serviettes.

DINVAL.

Non, citoyens ; je ne viens pas pour le repas, et je n'y suis pas même invité... Mais il me paroît que vous êtes fâché de ce que Georges a rendu cet argent ?

LABROSSE, *vivement et fortement.*

Fâché !... J'en suis désespéré.

BOURACAN, *plus fort encore.*

Désespéré !... J'en suis enragé.

LABROSSE.

D'autant plus encore, que je pense ben que c'te somme là venoit de quelques agioteurs...

B O U R A C A N.

Oh ! sûr, et j'en jurerois, moi ! car y n'y a qu'eux qui puissent porter l'argent comme ça , par paquet... Aussi, y u'est pas étonnant qui sorte de leurs poches , comme il est entré dans leurs griffes.

D I N V A L.

Votre supposition est fausse. Mais , quand même elle seroit fondée , ce seroit toujours une preuve de l'honnêteté de Georges.

L A B R O S S E.

Dites-donc plutôt de sa bêtise. Un drôle qui n'avoit pas le sou ; qui est amoureux de ma fille , et à qui j'avois la bonté de l'accorder , à cause de c't'argent là , et au moment d'être heureux , il perd sa fortune et sa maîtresse... et se sert de ma fille encore pour reporter c't'argent là...

B O U R A C A N.

Ei donc ! ça n'est pas pardonnable !...

D I N V A L.

C'est justement ce qui rend son action plus belle encore. Apprenez que c'est moi qui l'avoit perdu.

L A B R O S S E.

Ah ! je ne m'étonne plus si vous trouvez qu'il a si bien fait.

B O U R A C A N.

C'est vous ! ah ben ! jarni papa ! vous êtes ben heureux que ces louis là , ne m'aient pas donné la préférence de leur rencontre.

D I N V A L.

Vous ne les auriez pas rendus , vous , n'est-ce pas ?

B O U R A C A N.

Oh ! non... foi d'honnête homme ; mais je les aurois bus à vot' santé... et ça auroit fait un miracle en votre faveur ; mais , puisque Georges a été si mal avisé , que de commettre une faute comme celle là ; je le rénie... et je l'y défends de jamais se retrouver à trinquer avec moi... Adieu , citoyen ! souvenez-vous que v'là un bon repas que vous me faites perdre là !... et que si jamais vous reperdez , vous ! et que je trouve , moi... p'sit !... vous me rendrez une fève pour un pois. Votre serviteur. (*Il s'en va.*)

## S C È N E X I V.

D I N V A L , L A B R O S S E.

D I N V A L.

C O M M E la prévention aigrit les esprits ! et comme un peu de fortune fait quelquefois prendre le change ; mais vous qui partagez son erreur , je veux vous désabuser.

L A B R O S S E.

Oh ! je n'ai pas le tems de vous entendre. Je vas voir plutôt si Georges a fait son paquet.

D I N V A L.

Son paquet ! pourquoi donc ?

L A B R O S S E.

Parce que je le chasse , et que je ne veux pas voir un drôle qui est cause que je vas payer au notaire , un contrat qui ne servira pas , et au traiteur , un repas dont je n'aurai senti que l'odeur.

D I N V A L.

Avant de vous fâcher contre cet honnête garçon...

L A B R O S S E.

Parbleu ! oui , cet honnête garçon. Je crois ben que vous prendrez son parti , vous êtes payé pour ça.

D I N V A L, *à part.*

Voilà vingt-cinq louis qui lui tiennent bien au cœur... (*haut.*) J'espère vous prouver , et même vous faire convenir , que la conduite de Georges est louable... Avant de le renvoyer , permettez-moi de lui dire un mot , ainsi qu'à votre fille.

L A B R O S S E.

Ah ! c'est ben aisé ; mais dépêchez-vous ; car , je suis pressé de le voir dehors... Holà ! Pauline , venez ici.

---

S C È N E X V.

LES PRÉCÉDENS , P A U L I N E, *arrivant.*

P A U L I N E.

Q U E voulez-vous , mon père ?

L A B R O S S E.

Parlez avec le citoyen. (*à Dinval.*) Je vas vous chercher l'autre , et vous l'amener moi-même. (*Il rentre.*)

---

S C È N E X V I.

D I N V A L, P A U L I N E.

P A U L I N E, *reconnoissant Dinval.*

A H ! c'est vous , monsieur !

D I N V A L.

Mademoiselle , quand vous m'avez reporté cette bourse , tantôt , est-ce Georges , lui-même , qui a eu l'envie de me la faire remettre ?

P A U L I N E.

Oui, citoyen, c'est lui qui en a eu la première idée.

D I N V A L, *avec intérêt.*

Et vous saviez, en me la reportant, que votre père, qui aime beaucoup l'argent, à ce qu'il paroît, ne consentiroit plus à vous unir ensemble ?

P A U L I N E.

Il est vrai que nous en avions peur ; mais cette crainte là, n'a pas dû nous empêcher de faire notre devoir.

D I N V A L.

C'est fort bien penser... Mais, pourquoi ne m'avez-vous rien dit de la situation de vos affaires, de vos amours... et de la pauvreté de Georges ?

P A U L I N E.

Ah ! monsieur ! c'est que si l'intérêt de notre fortune pouvoit dépendre de votre générosité, la satisfaction de nos cœurs ne dépendoit que de mon père.

D I N V A L.

Vous m'enchantez, mademoiselle, avec ces sentimens...

---

S C È N E X V I I.

LES PRÉCÉDENS, LABROSSE, GEORGES, *avec son sceau et son échelle.*

L A B R O S S E, *à Dinval.*

TENEZ, monsieur, v'là vot' homme.

D I N V A L, *à Georges, qui paroît honteux.*

Approchez, citoyen. Est-ce vous qui aviez trouvé une bourse, avec vingt-cinq louis, que j'avois perdus ?

G E O R G E S.

Ah ! oui, citoyen... Et je vous demande ben pardon, s'il y manque quelque chose, à la somme que je vous ai fait remettre... y a t'un louis dedans, sur les vingt-cinq, où ce que vous n'aurez retrouvé que trois écus de six francs... Mais, dam' ! vous pensez ben que dans la joie d'une trouvaille comme ça, on boit un coup avec ses amis... et que c'est le trouveur qui paye l'écot...

D I N V A L.

Je conçois fort bien cela.

G E O R G E S.

Oui, citoyen... Mais pour vous dédommager de c't'écornure, que j'ai fait là à vote somme, v'là des affiches que je comptois revendre à mon profit ; mais je vous les abandonne de bon cœur, et en réparation du tort que j'veus ai fait.

